

Être soi-même

François Leblanc

Number 133, April 2012

Pour Leonard Cohen

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/66270ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Leblanc, F. (2012). Être soi-même. *Moebius*, (133), 107–113.

FRANÇOIS LEBLANC

Être soi-même

Les toilettes du bar étaient bondées, ce qui ne gêna pas Vladimir. Pas question avec ce froid de canard d'aller à l'extérieur pour fumer un joint. La flamme de son briquet m'apparut d'une intensité surnaturelle. Pour le reste, je me sentais surtout très fatigué, las de ce corps que je regardais avec le détachement d'un médecin au chevet d'un patient dont il a oublié le nom. J'étais trop vieux pour un trip d'ecstasy, je ne comprenais pas ce qui m'avait pris la veille.

Il n'y avait pourtant rien à comprendre, je n'avais fait que suivre le troupeau, avec Vladimir à sa tête, un ami cher que je ne connaissais pas six mois auparavant, ce qui en disait long sur la profondeur de mon réseau social. Il y avait aussi Esteban, un prof de yoga à la recherche du prince charmant, Kim et Corinne, des étudiantes en histoire de l'art qui ne faisaient pas mon âge à elles deux, Sylvie, une boulotte fraîchement divorcée qui avait grand besoin de distractions, et moi, bien sûr, pour compléter le tableau, chômeur depuis neuf semaines, célibataire, abstentionniste endurci, soixante-dix kilos d'antimatière. Nous avions échoué dans un club de la rue Amherst, équipage dépareillé d'un navire qui n'apparaissait sur aucun radar. Esteban voulait me masser le dos, Sylvie trouvait que nous avions beaucoup de points en commun, mais je m'intéressais davantage aux deux étudiantes qui dansaient comme des possédées. Vladimir avait acheté les comprimés d'un type criblé de piercings en qui il disait avoir confiance. La nuit s'étira ainsi, baignée par la lumière des projecteurs. Je ne sais pas si j'ai rêvé, mais j'ai cru entendre à un moment une version techno de « Closing

time». Finalement, juste avant de partir, je me retrouvai à rouler des pelles à la boulotte.

Ma vie, telle qu'elle se déployait, ne me disait absolument rien. Je ne l'avais pas choisie. Pourquoi n'étais-je pas né à Westmount?

*

Le premier candidat arriva sur scène. Il était la copie conforme de Leonard Cohen au festival de l'île de Wight. Beau, cheveux bouclés, barbe de trois jours, veste blanc cassé, charismatique, quasiment plus vrai que l'original. Tout le monde réclamait «Suzanne», il entonna plutôt «The Stranger Song» avec sa guitare en bandoulière. Sa voix de velours nous caressait, la foule hurlait sa joie, nous étions presque six cent mille, comme en 1970.

Je n'avais pas dormi depuis plus de vingt-quatre heures, ce qui explique sans doute pourquoi j'ai tant pleuré. Étais-je ému par Cohen ou par l'inconnu qui le personnifiait? Qui était cet homme? Comment gagnait-il sa croûte du lundi au vendredi? Avait-il lui-même écrit des chansons qu'il rêvait un jour d'interpréter sur cette même scène? Espérait-il récolter des applaudissements aussi nourris pour une de ses compositions?

*

La voix de ma sœur Chantal résonnait encore dans mes oreilles, cette voix braillarde qui ne cessait de me reprocher de perdre mon temps avec des femmes plus jeunes. «Fixe-toi! Engage-toi! Grandis, calvaire!» Elle ne me pardonnait toujours pas la rupture avec Nathalie, la première de mes partenaires en qui elle avait distingué plus qu'une belle-sœur de passage. Elles continuaient à se voir une fois par mois au resto, elles s'écrivaient sur Facebook, mais leur amitié en avait tout de même pâti. Nathalie n'était plus invitée aux réunions familiales, et Chantal en souffrait visiblement plus que moi. «Mais c'est elle qui a décidé de rompre», rétorquais-je sans conviction de temps à autre. «Comment aurait-elle pu endurer ça plus longtemps?! Tu ne lui offrais rien,

aucune promesse d'un avenir quelconque, même pas une place dans ton nouvel appart! Tu t'attendais à quoi? À ce qu'elle se résigne à penser comme toi?»

J'essayai de la convaincre que j'étais sur la bonne voie, je lui fis valoir que ma relation avec Nathalie avait tout de même duré mille six cent douze jours, battant ainsi à plate couture mon record précédent. Elle ne se montra guère impressionnée. «Un gars qui persiste après quelques années à compter en jours la relation qui l'unit à une femme, c'est tout simplement pa-thé-ti-que!»

*

Esteban par ci, Esteban par là, il n'y en avait que pour ce dandy homosexuel que je trouvais personnellement trop doué pour l'existence pour être honnête. Vladimir parlait de lui avec la plus grande admiration, lui attribuant tout le crédit de cette soirée-bénéfice. «C'est carrément gé-ni-aaaal!!!» Pour être franc, j'étais malade de jalousie, je craignais les comparaisons qui me désavantageraient, je m'imaginai subir toutes les formes de congédiements. Dans ma tête, je remaniais les paragraphes de ma lettre de présentation à de futurs employeurs, tâchant de les convaincre que j'étais celui qu'ils attendaient. *Pourvu d'une vaste expérience dans le milieu communautaire et l'organisation d'événements... Préconisant le travail d'équipe sans pour autant sacrifier son autonomie... Président du conseil d'administration de la coopérative d'habitation de Bois-des-Filion de 1998 à 2000...* Le syndrome de l'imposteur, je savais ce que c'était.

— Tu sais ce qui manque à cette soirée pour être parfaite? me demanda Vladimir après avoir éclusé sa deuxième bière.

— Une orgie? Des sacrifices humains?

— Noooooon! Ce qui manque, c'est Leonard Cohen lui-même. Mon fantasme, c'est de le voir surgir à la fin du spectacle et voler la vedette à ses sosies.

— Tout est possible. Qui dit qu'il ne viendra pas? Qui dit qu'il n'est pas en ce moment en train de manger un *smoked meat* sur Saint-Laurent?

— Et si c'était vrai? Qu'est-ce que tu crois qu'il chanterait?

— Dans un concours de sosies de Leonard Cohen? Putain, je crois qu'il chanterait du Bob Dylan...

Vladimir passa près de s'étouffer en riant. Je rattrapais un tant soit peu Esteban dans les intentions de vote, je ne tirais plus de l'arrière que par dix mille voix. À rajouter dans ma lettre de présentation à de futurs employeurs: *un sens de l'humour rassembleur...*

*

Le second candidat était nettement plus âgé. Grisonnant, vouûté, la soixantaine avancée, il portait un costard anthracite et un feutre mou sur la tête. Son interprétation de «Everybody Knows» avec un accompagnement musical de type karaoké imposait le respect. Sa propre fragilité nous renvoyait à celle de Cohen, à cette légende vivante que nous n'arrivions plus à voir dans un vidéoclip sans penser qu'un jour il allait mourir.

Everybody knows that the Plague is coming
Everybody knows that it's moving fast.

Ce concours de sosies avait largement débordé en bal masqué. En survolant l'assemblée du regard, je repérai Jimi Hendrix, le Dalaï-Lama, Janis Joplin, Kateri Tekakwitha, et même Jésus qui buvait un martini. D'une certaine manière, j'étais moi aussi déguisé, mais je ne savais toujours pas en quoi. Plus inquiétant encore, je ne savais pas vraiment qui se trouvait sous le déguisement.

*

Je mis du temps à la remarquer parmi cette foule bigarrée, mais quand je la vis, à seulement quelques pas de moi, je ne vis plus qu'elle. Pantalon de cuir de bonne coupe, pull de cachemire rouge au col baveux, lourde chevelure blonde ramenée en chignon sur une tête d'ange, et des yeux d'un bleu si clair qu'on finissait immanquablement par s'y noyer.

Ce visage ne m'était pas étranger, j'avais déjà vu cette femme quelque part. Je passai en revue tous les lieux où

j'aurais pu rencontrer une telle reine de beauté, et puis soudain, malgré tout l'alcool que j'avais consommé, le déclic se fit dans mon esprit.

— *Excuse me, are you Rebecca De Mornay?*

La jolie blonde s'esclaffa et secoua la tête énergiquement.

— Malheureusement, je ne suis pas celle que vous pensiez.

— Son sosie, alors, vous êtes sûrement son sosie ! Avec toutes ces copies de Leonard Cohen qui traînent dans le coin, vous risquez d'être vachement sollicitée. Puis-je quand même vous offrir un verre ?

Elle rit encore, mais de façon plus polie. Je m'attaquais à du gros gibier, une femme de mon âge en pleine possession de ses moyens et capable par conséquent de mesurer toute l'étendue de ma faillite personnelle. La partie était loin d'être gagnée, je sentais qu'il n'y avait pas de place pour l'erreur. Mais qu'est-ce qu'avait bien pu dire Leonard à Rebecca lors du premier rendez-vous ?

*

Avant même la première note, le candidat suivant déclencha une ovation, car la moitié de l'auditoire l'avait reconnu. Après Elvis Wong, pourquoi pas un Leonard Cohen gai et latino ? Esteban, l'organisateur de cette soirée magique, nous prit par surprise avec sa prestation, interprétant « Dance Me to the End of Love » à la perfection. Frais comme une rose malgré notre sortie de la veille, il faisait penser un peu au Cohen sur la pochette de *Death of a Ladies' Man*. Il avait cependant cet imperceptible déhanchement qui n'appartenait pas au prince des poètes. Il était plus sensuel, plus enveloppant, plus féminin. Bref, Esteban ressemblait peut-être vaguement à Cohen, mais il avait l'âme de Madeleine Peyroux, qui elle-même était la réincarnation de Billie Holiday. Ça commençait à faire beaucoup de monde dans une seule personne.

Je fus conquis, mes dernières réticences tombèrent, je comprenais enfin l'engouement de Vladimir. À cet instant, je me dis que si je devais coucher avec un homme dans une autre vie, je voulais que ce soit Esteban.

*

Le sosie de Rebecca De Mornay buvait du vin blanc. Dans l'état où je me trouvais, j'aurais mieux fait d'arrêter de boire, mais j'avais eu la mauvaise idée de commander une bouteille de chardonnay pour lui faire plaisir. Je tanguais légèrement, la tête me tournait, les écales d'arachides crissaient sous mes semelles.

Plus je buvais, plus je cherchais à éblouir ma nouvelle copine en lui resservant d'une voix pâteuse des passages de ma lettre de présentation à de futurs employeurs version Réseau Contact. Je l'ennuyais manifestement, ce qui m'incitait à en rajouter avec l'énergie du désespoir, tel un homme se débattant dans des sables mouvants.

J'entendais une fois de plus la voix de ma sœur qui me conseillait de ne pas chercher à l'impressionner, de me contenter d'être moi-même. Trop tard, beaucoup trop tard, un pauvre moi-même tout riquiqui ne pouvait plus se racheter après un numéro pareil.

À un moment donné, je constatai que simili-Rebecca n'était plus à mes côtés, qu'elle s'était éclipsée sans même que je m'en aperçoive, sans doute parce que j'étais trop perdu dans mes pensées, trop occupé à jaser avec mes détracteurs intérieurs. Sa coupe de vin blanc était presque pleine, elle y avait à peine trempé les lèvres.

*

Je poireautais depuis trois bonnes heures à l'urgence psychiatrique, où Vladimir et Esteban m'avaient escorté avec douceur et fermeté. Selon leurs dires, j'avais commencé à me comporter de manière excentrique, houspillant le dernier candidat du concours de sosies que je traitai d'imposteur, injuriant les spectateurs en allemand, et me déshabillant au milieu de la salle. Je me rappelais surtout du silence, des regards médusés de ces urbains sophistiqués qui croyaient pourtant avoir tout vu.

Après s'être assuré que je me situais sommairement dans le temps et dans l'espace, le psychiatre me demanda quelle était la raison de ma présence dans cet établissement de soins de santé. Je répondis avec un air énigmatique que je l'avais vu.

— Vous avez vu qui ?

— Leonard Cohen. Je l'ai vu, il était parmi nous, mais personne d'autre ne l'a reconnu.

— Je vois... Et vous a-t-il adressé la parole ?

— Il n'a pas bougé les lèvres, il n'a pas dit un mot, mais j'ai compris, j'ai compris que son âme devait migrer vers un corps plus jeune pour que son œuvre se poursuive.

— Il vous a choisi ?

— C'est ça. Il vit en moi.

— C'est donc à vous que nous devons ses prochaines chansons ! ajouta le psychiatre, qui cherchait de toute évidence à amuser la belle interne assise à sa droite.

— Oui.

— D'accord... Vos amis m'ont expliqué que le week-end a été plutôt rude pour vous, alors nous allons, par précaution, vous garder sous observation pour la nuit. Si vous le permettez, nous allons aussi vous administrer un léger calmant afin que vous puissiez dormir. Demain, vous serez un homme neuf, vous aurez tout le loisir d'écrire de la poésie.

— Merci, répondis-je, alors que j'avais plutôt envie de le gifler.

Le psychiatre se leva et me souhaita bonne nuit. L'interne se leva elle aussi et me gratifia d'un sourire, un sourire bienveillant, un sourire de sainte penchée sur la civière de l'humanité souffrante. Elle était toutes les femmes de Cohen à la fois, Suzanne, Marianne, Nancy, Heather, Edith, Joan of Arc...

Je crois que je fis bonne impression.